

Entretien avec Virginia Satir Conversation with Virginia Satir

Diane Lecomte et Yves Lecomte

Volume 2, numéro 1, avril 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030017ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030017ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lecomte, D. & Lecomte, Y. (1977). Entretien avec Virginia Satir. *Santé mentale au Québec*, 2(1), 74–100. <https://doi.org/10.7202/030017ar>

Résumé de l'article

La célèbre clinicienne présente certains éléments de son histoire personnelle et ses réflexions sur la thérapie familiale.

ENTRETIEN avec VIRGINIA SATIR

Santé Mentale au Québec:¹ Comme vous le disiez ce matin, vous aimez bien que les gens se présentent personnellement. Je crois qu'il serait intéressant pour nous, si vous nous disiez qui vous êtes, depuis combien de temps vous faites ce travail et quelles sont les personnes qui vous ont le plus influencée.

Virginia Satir: Chacun de nous connaît tout, nous n'avons pas conscience que nous le savons mais nous savons tout. Cela peut paraître une affirmation mystique, mais j'y crois; du moins en ce qui concerne les êtres humains, nous connaissons tout.

(1) **Propos recueillis par Diane Lecomte et Yves Lecomte lors de la dernière journée d'une session de thérapie familiale au Centre d'éducation permanente de l'Université de l'état de Washington, le 14 août 1976.**

Il y a évidemment une distance entre cette position et celle du chercheur qui identifie des phénomènes indépendants et les met en relief. Par exemple, Eric Berne parle d'analyse transactionnelle. Ce concept implique qu'à l'intérieur de nous-mêmes nous avons les images des personnes avec lesquelles nous avons grandi. La théorie de la Gestalt met l'accent sur les luttes intérieures avec lesquelles nous avons à reprendre contact. La psychanalyse, un peu de la même façon, postule l'existence de parties en nous qui sont dispersées et croit qu'il y a moyen de les relier à nouveau. Voilà pour l'aspect théorique.

Je n'ai jamais travaillé à partir des autres, et en essayant de les imiter. Ce n'était pas ma façon de procéder. La théorie psychanalytique a cependant constitué le cadre théorique de ma formation professionnelle. Je n'ai jamais été le genre de personne à pouvoir me faire une idée précise de ce que j'allais être; j'ai été plutôt encline à m'interroger et à essayer de préciser certains concepts. Ainsi, j'ai beaucoup lu: les classiques, les livres de "techniques" etc... Tout ce bagage est évidemment emmagasiné dans mon cerveau. Ainsi ces gens qui, hier ou aujourd'hui, ont développé ces théories, font partie de moi.

Je vais vous donner un exemple de mon cheminement à ce niveau. Je me souviens qu'un jour on m'a dit: "Vous devez être un existentialiste?" Très surprise, je répondis que je ne savais même pas ce qu'était l'existentialisme. "Vous avez sans doute lu Sartre". Ce n'était pas le cas. Je m'y suis mise bien sûr. Alors

j'ai compris que Sartre parlait de toutes les relations entre les forces de la vie. Plus tard quelqu'un d'autre m'a dit: "Vous devez connaître l'analyse transactionnelle?" Je ne savais même pas qui était Eric Berne. La même chose s'est produite pour la théorie de la Gestalt. C'est ainsi que je me suis intéressée progressivement à tous ces auteurs. Quand on cherche à comprendre certains phénomènes on découvre des gens qui s'y sont intéressés avant nous. J'ai alors connu Maslow, Fritz Perls, Berne, Roberto Assagioli et bien d'autres. Chacune de ces personnes a signifié beaucoup pour moi.

Fondamentalement je suis une personne qui fonctionne d'abord à partir d'une motivation, d'un intérêt personnel. J'ai toujours été attentive à ceux qui, hier ou aujourd'hui, ont écrit ou parlé de la façon dont une personne peut réaliser son intégration, qu'il s'agisse de gens en psychiatrie, en psychologie ou du barman. Ceci illustre assez bien la façon dont j'ai évolué. J'ajouterai encore que l'astronomie a joué un rôle important pour moi, de même que la physique puisque c'est une science qui dévoile les mécanismes de fonctionnement et les relations entre les parties d'un ensemble. Enfin le champ des mathématiques ainsi que celui des arts ont aussi influencé ma pensée.

S.M.Q.: Avez-vous fait des études supérieures dans ces domaines que vous venez de mentionner?

V.S.: Non. Quand j'ai besoin d'apprendre je vais chercher l'in-

formation. Une des choses cependant qui a pris plus d'ampleur, c'est mon travail en astronomie. J'étais vraiment fascinée par l'univers et son fonctionnement. M'impliquer dans l'univers merveilleux des êtres humains était tout aussi passionnant. Maintenant je m'intéresse à un autre univers tout aussi fantastique, celui de la parapsychologie et sa relation avec les forces de la vie.

Je comprends beaucoup mieux maintenant que nous dépendons de toutes ces forces, même si nous ne le savons pas. La connaissance de toutes ces données interreliées nous permet d'évoluer. C'est à tout cela que je fais appel quand j'essaie de m'aider ou d'aider quelqu'un. J'ajouterai, pour donner une image plus complète, que la littérature a été pour moi une des choses les plus intéressantes, plus spécialement les autobiographies et les pièces de théâtre. L'histoire et l'anthropologie ont eu aussi beaucoup d'importance et en ont encore, car les sujets qui concernent les gens demeurent pour moi des sujets très vivants.

S.M.Q.: Vous êtes actuellement une spécialiste reconnue en thérapie familiale. Depuis combien de temps et comment y êtes-vous parvenue?

V.S.: Ca c'est produit un peu de la même façon. Je ne connaissais rien de la thérapie familiale au début. Je me heurtais continuellement à des situations pour lesquelles je n'avais aucune explication. Toute la théorie de la thérapie familiale a émergé

d'un ensemble d'accidents.

S.M.Q.: S'est-il agi d'événements au niveau de votre travail?

V.S.: Oui et non. De toute façon quand je découvre quelque chose je le sais seulement après. Il faut se reporter au moment où je me suis orientée vers la consultation privée suite à des demandes venant de psychiatres. J'étais alors dans les coulisses de l'orthodoxie psychanalytique. Comme vous le savez, je suis une thérapeute non-médicale. A cette époque quand on s'engageait en pratique privée, qu'est-ce qu'on récoltait: des gens avec qui personne ne voulait travailler, ceux qu'on appelait schizophrènes, les gens étiquetés. Personne ne se doutait que ces gens pouvaient changer. Je ne le savais pas non plus. Ce qui serait arrivé si les psychanalystes orthodoxes de l'époque l'avaient su, je ne pourrais aujourd'hui vous le dire car je n'aurais peut-être jamais eu la chance de commencer ce travail. Donc des clients dont personne ne voulait: saouls tout le temps, "fous" tout le temps. Ils ont commencé à venir me voir et il se produisit des choses importantes. Je ne le savais évidemment pas à ce moment, je peux le dire maintenant. Je n'utilisais aucune technique, sauf ma propre personne. D'ailleurs les techniques ne fonctionnent pas s'il ne se passe pas réellement quelque chose au niveau de la relation entre les personnes.

Je travaillais alors en entrevue individuelle. Je n'oublierai jamais ce qui s'est produit. Je rencontrais alors une jeune femme

Elle souffrait de ce qu'on appellerait traditionnellement une schizophrénie ambulatoire. Une façon de dire que vous pouvez être fou et quand même continuer à vous promener. Un certain temps après le début des entrevues avec cette fille, je reçois un matin un appel de sa mère. Cette femme m'accuse et veut me poursuivre pour aliénation affective. Sa fille me préfère à elle. Choc.

Ce qui s'est produit ce jour-là vraiment je ne pourrais le dire. Et c'est peut-être pour ça que j'utilise si souvent cet exemple. Bien sûr j'ai senti la menace mais aussi la demande sous-jacente. J'ai choisi de répondre à la demande, d'ignorer la menace. J'invitai donc cette femme à venir me rencontrer avec sa fille.

Elles se présentent à mon bureau. Et cette fille en présence de sa mère, non, ça n'est plus la même! Je la regarde. Tout d'un coup je la vois comme en première entrevue. Le film se déroule avec, en arrière plan, le négatif de nos rencontres précédentes. Nos premières rencontres avaient été authentiques, j'en suis certaine; pourtant devant sa mère, quelle différence! Je me sens comme au théâtre. J'observe les acteurs, les mouvements, les voix, les tonalités, le costume, l'attitude, le maquillage. Nouveauté de mon regard.

Je travaillais alors dans un milieu où, en services infantiles par exemple, on déposait encore un enfant à la clinique sans même savoir si cet enfant avait un père, tout comme à l'orphelinat

ou à la crêche.

Soudainement une idée me traverse l'esprit: cette femme a-t-elle un père? Si elle a un père, peut-être a-t-elle un mari. J'ai voulu savoir ce qui se produirait si le père était présent. Combien de fois pourtant m'avait-on dit de ne pas faire d'entrevues avec le patient et son entourage. Une telle association disait-on risque de briser la relation de travail, risque vraiment terrible pour le patient. Pourtant mon désir de poursuivre était tel, qu'aucun argument ne pouvait me retenir. Je poursuivis donc. Pourquoi ne pas inviter l'amoureux? Peut-être en a-t-elle un? Elle n'avait peut-être pas eu le temps de m'en parler. Le cercle des rencontres s'agrandissait. Je sentais que je défrichais un nouveau terrain. Je continuai. Y-a-t-il encore d'autres personnes? Et oui, un frère. Imaginez-vous que ça m'a pris six mois avant de découvrir toutes ces personnes!

Quand toute la famille a été enfin au complet, ce n'était plus le temps d'observer la scène. Je n'avais plus le choix. Je pris mon bagage psychanalytique et le mis de côté. Je réalisai que dans une famille il existe une chose que nous appelons maintenant un système et la façon dont les gens communiquent entre eux me frappa particulièrement. Par la suite, au fil de mon travail j'ai identifié divers modèles de communication. Je suis devenue plus sensible à des indices subtils tel l'intonation pour finalement me préoccuper de la santé globale des gens. J'ai donc évolué à travers ces expériences. A ma grande surprise j'ai continué à

faire ce travail et je continue ainsi depuis 1951. Depuis, ⁸¹dès que quelqu'un vient me voir je fais venir l'entourage. Je veux voir ce qu'il y a.

L'année 1951 fut un début. Cinq ans plus tard, assise à mon bureau, je lisais pour la première fois un article de quelqu'un qui décrivait ce que j'avais vu. C'était Don Jackson. L'article s'intitulait: "Toward a theory of schizophrenia". Je retrouvais là, écrit, tout ce que j'avais déjà observé: mes clients s'amélioraient, ils étaient pourtant tous étiquetés schizophrènes.

S.M.Q.: Que pensez-vous de ces classifications?

V.S.: Je ne les utilise pas. Je crois que c'est une autre façon d'avoir des préjugés. Qu'est-ce que ça fait d'être schizophrène? Disons que je me dis que vous êtes schizophrène. Qu'est-ce que ça me donne de plus? Est-ce que ça nous aide de quelque manière? Et ça peut à coup sûr nous handicaper. Si je pense que vous êtes schizophrène, vous n'êtes plus une personne. Vous n'avez plus rien à dire, plus besoin de vous présenter à mon bureau.

S.M.Q.: Parlant diagnostic, j'aimerais que nous abordions une question qui revient souvent dans les préoccupations des gens, particulièrement dans les services publics. Quelle relation faites-vous entre le statut socioéconomique et la santé mentale?

V.S.: Si vous avez faim et êtes sur le point de mourir, si également votre "self-worth" est bas, si vous ne voyez aucun moyen de vous en sortir, alors vous allez descendre encore plus bas. Si de plus vous vivez dans une situation de communication fermée, vous ne vous sentirez pas en confiance d'exprimer ce qui se passe particulièrement si vous vivez dans une communauté qui vous fait miroiter des droits dont vous ne pouvez réellement bénéficier. Jusqu'à maintenant aucun de ces facteurs ne m'apparaît totalement déterminant.

J'ai eu des expériences avec des gens qui n'avaient pas beaucoup d'argent mais qui étaient très bien intégrés. J'ai aussi eu la chance de rencontrer des personnes qui avaient beaucoup d'argent et qui étaient très pauvres intérieurement. Ils avaient pourtant accès à des ressources partout dans le monde.

J'ai grandi sur une ferme. Nous n'étions pas ce qu'on pourrait exactement appeler pauvres. J'ai vécu la Dépression. J'ai dû laver des planchers pour étudier, mais tout ça n'était pas grave. Je vais vous dire ce que je valorisais quand j'ai commencé à travailler. Je valorisais trois choses: l'intelligence, le statut et l'argent. Je croyais que si j'obtenais l'une des trois, tout irait bien.

Ma première rencontre avec "l'intelligence" s'est faite par la voie du récipiendaire d'un prix Nobel. Sa famille était sans dessus-dessous. Je n'avais travaillé qu'avec des gens défavori-

sés. C'était cependant la pire famille que j'aie rencontrée. Alors j'ai bien vu que l'intelligence n'avait rien à voir avec l'estime qu'une personne peut avoir d'elle-même. Non, rien. Les gens les plus brillants peuvent n'avoir aucune estime-de-soi. Ceci a donc démolì un de mes préjugés.

J'ai eu ensuite deux autres expériences. J'ai rencontré d'abord un requin de la finance. Il avait suffisamment d'argent pour mettre les plus belles femmes dans son lit. Sa famille était très désorganisée. Enfin la rencontre d'un médecin et de sa famille a fini de me convaincre. Regarde Virginia, toutes ces choses que l'on dit être correctes pour les gens ne fonctionnent pas réellement. Les choses vont bien pour les gens quand les gens sont bien avec eux-mêmes.

L'intelligence, l'argent ou le statut ne peuvent fonctionner que dans la mesure où les gens sont bien avec eux-mêmes. J'ai donc vu toutes ces situations se dégrader devant moi. Ceci n'implique pas qu'elles ne peuvent pas être constructives mais plutôt qu'il y a des conditions pour qu'elles le soient.

C'est pourquoi, pour moi, l'assistance publique est vouée à l'échec si tout ce qui nous préoccupe est de donner de quoi vivre aux pauvres. Bien souvent ils vivent de l'assistance publique depuis plusieurs années, plusieurs générations, et personne n'a pris le temps de les considérer comme des gens qui peuvent évoluer.

Je peux penser à une douzaine de personnes qui vivaient de l'assistance publique et qui, aujourd'hui, sont des gens ayant réussi socialement; l'un est maintenant éditeur avec sa femme, l'autre est professeur, etc... Ils sont autonomes, pourquoi? Parce que j'ai pris soin de ce qu'il y avait du côté du coeur, de leur valeur personnelle. Sans cette valeur personnelle, aucune de ces choses ne vaut rien.

Que nous enlevions l'argent aux gens, que nous leur en donnions, nous ne pouvons les aider qu'en leur donnant la chance d'utiliser leur valeur personnelle, leurs propres ressources. Je n'ai jamais pu continuer à travailler en me laissant éblouir par les honneurs, les titres. L'honneur sans l'estime de soi est très dangereux.

S.M.Q.: Pouvez-vous nous donner votre définition de l'estime de soi?

V.S.: L'estime de soi est une chose qu'on ne peut acquérir de l'extérieur. C'est indépendant de l'âge, de la couleur, de l'argent, qu'on soit aveugle ou sourd, enfin c'est une qualité de l'être vivant et c'est une bonne chose. C'est un cadeau passablement important.

S.M.Q.: Vous avez travaillé à travers le monde, au Canada et surtout aux Etats-Unis. Croyez-vous que la famille change. Comment les changements dans la famille sont-ils en relation avec

les changements dans la société?

V.S.: Après la deuxième guerre mondiale, de grands changements sont survenus. Revenons plus en arrière, soit au tournant du siècle. 1900 marque le début de la technologie. Les gens commencent à se donner de nouveaux instruments. Plusieurs font beaucoup d'argent. 1929, la Dépression, époque où il y a eu beaucoup de contestations: les minorités ethniques, les femmes, les pauvres.

Après la deuxième guerre mondiale, les gens commencent à penser différemment. Il y a la création de l'ONU. Il y a un ensemble d'événements qui ouvrent des possibilités nouvelles d'expression pour des gens qui auparavant n'auraient pas été entendus. Les années '50 connaissent les révoltes d'étudiants. Plusieurs pays demandent et obtiennent leur indépendance. Le mouvement de libération des femmes s'organise. Les minorités parlent plus fort. Les patients dans les hôpitaux psychiatriques revendiquent de nouveaux droits et les obtiennent.

Maintenant essayons de voir comment cette trame d'événements a influencé la famille. Impliqué dans la revendication sociale, chaque membre de la famille veut en avoir plus pour lui-même. C'est donc une nouvelle époque et elle se poursuit aujourd'hui. Quand on se rend compte qu'on peut obtenir plus comme membre d'une famille et que ça ne se produit pas, une des premières réactions est de vouloir tout laisser tomber, tout briser. Evidemment

un des premiers résultats de tout ça a été de faire émerger des situations très destructrices dans la famille.

Essayons de comprendre la génération hippie, la "beat-generation". Que disaient-ils? Je veux une place pour moi! Tout ce mouvement a influencé aussi la famille. C'aurait peut-être été la même chose dans n'importe quel autre contexte. C'était le premier mouvement collectif de revendication individuelle dans l'histoire. Malgré que cette revendication de liberté ait engendré des problèmes (la liberté crée de l'anxiété si on en a jamais joui), elle a changé la famille. Au fur et à mesure des résultats de cette expérience, tous les gens qui cherchaient un mieux-être se sont posés des questions. Devrions-nous nous marier encore? Les résultats obtenus ont-ils valu tous ces efforts, toutes ces souffrances?

A partir de ce mouvement, le code des us et coutumes a été modifié. Par exemple en 1940, si j'avais décidé d'aller à l'hôtel avec un gars qui n'était pas mon mari j'aurais pu être arrêtée pour fornication. C'était une possibilité réelle. Personne ne pense à ça aujourd'hui. Personne ne s'en fait plus à ce sujet. En 25 ans, cela représente un renversement complet de la situation.

Regardons maintenant la situation du divorce. Dans les années 1940 très peu d'états permettaient le divorce. Il fallait des raisons très sérieuses: adultère, impuissance. Aujourd'hui en Californie, c'est non seulement le divorce mais la désillusion.

C'est une façon différente d'entrevoir la situation et un état de fait.

Considérons l'avortement. Il y a trente ans on n'en parlait qu'au lit, à l'abri des couvertures et j'exagère à peine. Pensez à tous ces changements qui sont survenus, stimulés avant tout par cette certitude qu'avaient les gens de pouvoir obtenir davantage.

Sur un autre plan pensons aux horreurs que les gens ont connues à cette époque: l'horreur du régime nazi, des assassinats russes, et de toutes les révolutions politiques. Plus de gens ont été tués à cette époque, parce qu'ils revendiquaient quelque chose, qu'à n'importe quelle autre époque de l'histoire. Ajoutez à cela la découverte de la bombe atomique.

Il y avait alors des gens revendiquant un mieux-être, l'ombre de la Dépression planait encore et aux Etats-Unis c'était l'époque du régime McCarthy. Je ne sais pas si vous en avez entendu parler, mais c'était une époque où nous avions une gestapo. Je commençais à ce moment-là ma pratique privée et des agents du FBI me visitaient tous les six mois. J'étais quelqu'un de suspect puisque j'acceptais de travailler avec n'importe qui. C'est alors que j'ai appris à travailler sans dossier, à tout garder en mémoire. Egalement, à me conditionner à tout oublier, sauf en présence de la personne. De cette façon je ne pouvais pas être accusée de mentir.

Tous ces changements affectent évidemment la famille mais somme toute il y a plus de liberté; la liberté était quelque chose de tellement nouveau que les gens ne savaient pas comment l'utiliser. Par exemple les gens ne faisaient pas la distinction entre certaines situations comme celles-ci: "Tu es mon mari et je n'aime pas la façon dont tu te rases, ça me fatigue" et "J'ai rencontré Jo Untel, j'ai passé une nuit extraordinaire avec lui et il ne se comporte pas de cette façon là..."

Que la thérapie familiale se soit développée durant cette période me semble une évolution normale. La thérapie familiale distingue maintenant trois volets: l'aspect réparateur, préventif et éducatif. Evidemment, au tout début, il s'agissait principalement de réajuster des situations. Nous ne savions faire mieux. J'étais, comme beaucoup de thérapeutes, très déçue des résultats de mon travail. J'avais appris à aider les gens mais j'avais l'impression que ça n'aidait pas beaucoup.

Je voyais des gens venir en traitement pour cinq ans, dix ans. Personne ne semblait en sortir à moins de mourir. C'était une drôle de façon de terminer un traitement! La thérapie visait à voir, regarder et approcher différemment les gens et les situations.

Quand j'ai écrit le livre qui s'intitule "The five-year marriage", (c'est un livre qui traite d'un mariage humaniste) j'ai voulu mettre en évidence que l'engagement et l'estime-de-soi sont les com-

posantes principales de la relation de couple. Ce livre traitait également du fait qu'on ne pouvait imputer une responsabilité, pour une vie entière, à des gens qui avaient pu prendre une décision à un âge encore très jeune, non plus que les stigmatiser si ça ne fonctionnait pas. C'était tout de même important d'essayer de comprendre parce que ça nous éclairait sur les comportements d'union chez les êtres humains. Six mois après la publication de mon livre, j'ai reçu une avalanche de commentaires qui n'étaient pas toujours très positifs. On m'a même fait sentir que mes prises de position pouvaient nuire à ma crédibilité professionnelle.

Maintenant nous vivons une période beaucoup plus positive dans laquelle les gens comprennent mieux la mobilité des valeurs et peuvent même les changer si besoin il y a. Ceci est du moins le portrait officiel. Et pourtant, si dans les écoles de service social, la plupart en sont encore au Moyen-Age, les écoles de médecine par contre commencent à étudier la thérapie familiale et à regarder le corps d'une façon globale.

Sur un autre plan, vous voyez qu'on parle ouvertement de sexualité sans s'en cacher. Vous n'avez qu'à lire le "San Francisco Chronicle". On parlait tout récemment du mariage officiel de deux homosexuels à Winnipeg. L'un travaille pour le gouvernement, l'autre dans les affaires. Vous voyez, les gens jouissent d'une plus grande liberté et savent mieux s'en servir; ce qui implique un plus grand respect des autres en commençant par soi-même.

S.M.Q.: Vous avez laissé entendre qu'il y avait un aspect préventif à la thérapie familiale. Quelle sorte de prévention une personne peut-elle faire au niveau de l'approche familiale?

V.S.: Je peux vous parler longuement de ça. D'abord j'ai travaillé dans les hôpitaux mentaux ensuite pour l'assistance publique, etc... J'ai eu la chance d'en voir beaucoup.

Je vais vous donner une illustration. Vous êtes une jeune fille de quatorze ans, vous êtes appelée en cour. On vous accuse de sortir avec des gens qui ne sont pas bien. Vous rentrez tard et vous vous absentez de l'école. On se demande ce qu'on va faire de vous. En plus, vous devenez amoureuse d'un homme qui n'est pas gentil avec vous. Vous décidez de retourner dans votre famille. Ou peut-être est-ce votre soeur qui fait tous ces coups! Ou encore c'est votre frère qui ne peut pas lire mais comme il ne fait pas de bruit, personne ne s'en préoccupe. Ou votre père est alcoolique, mais lui non plus ne fait pas de bruit. Ou votre mère est hystérique, mais elle prend des pilules. Malgré tout, vous êtes le cas identifié. Alors quelqu'un vient et voit toutes ces personnes. Toutes peuvent être aidées. N'est-ce pas là de la prévention! On peut aller plus loin. Par exemple chez les plus jeunes enfants, un enfant qui ne peut pas retenir ses aliments. On sait maintenant que les problèmes nutritifs chez l'enfant sont dus en grande partie à des problèmes chez les parents.

En travaillant ainsi nous apprenons beaucoup sur les systèmes⁹¹ qui régissent la famille. Ce n'est peut-être pas satisfaisant d'aider une seule famille. On peut alors convoquer plusieurs familles ensemble et devenir par le fait même impliqué dans l'ensemble des ressources communautaires. Pouvez-vous croire qu'il m'est arrivé de rencontrer une famille où 14 agences sociales étaient impliquées! Vous voyez toutes les sommes d'argent englouties dans une telle entreprise? Et on se demandait pourquoi cette famille ne fonctionnait pas bien. C'est pour moi faire de la prévention que d'intervenir au niveau de l'ensemble d'un réseau.

Si j'en avais le pouvoir aujourd'hui, je fermerais toutes les agences sociales qui existent actuellement: médicales, sociales, tout l'appareil. Je construirais des centres régionaux où les gens peuvent se rendre quel que soit le problème: ongle incarné, enfant malade, chicane de ménage, n'importe quoi, et toute la famille viendrait et nous verrions s'il est possible de faire quelque chose.

S.M.Q.: Comment verriez-vous ces centres? Avec des médecins et regroupés avec les autres services au même endroit?

V.S.: Oui. Mais ils seraient organisés très différemment. Tout travailleur dans un centre comme celui-ci pourrait être appelé un éducateur humain et pourrait quand même faire appel à un spécialiste. Si je prends par exemple le battement de votre coeur,

je peux vous faire faire des exercices de façon à ce qu'il fonctionne régulièrement. Par contre il se peut que ce soit quelque chose de différent et alors j'ai besoin de référer à un médecin, ou quelqu'un qui pourrait m'éclairer davantage.

S.M.Q.: Pourrait-on résumer en disant que votre conception du thérapeute a évolué d'une façon de plus en plus globale à partir de ce que vous avez vu chez les gens: leurs besoins, l'influence des conditions de vie économique et sociale, etc.?

V.S.: Oui. Chacun est un réceptif d'influences. Y ajouter quelque chose influencera l'ensemble. Nous ne savions pas cela avant. Nous pensions qu'une douleur au genou, par exemple, se limitait au genou. Maintenant nous savons que cette douleur renseigne sur la façon dont une personne se nourrit, sur sa circulation, la façon dont elle utilise son énergie, et ses émotions.

S.M.Q.: Il s'agit donc d'une vision de plus en plus globale des problèmes. Est-ce que l'éducation universitaire ne contribue pas à cloisonner les gens, à tel point qu'ils en viennent à se disputer un champ d'intervention propre!

V.S.: Oui. Je crois que c'est ce qui arrive. On spécialise les gens. Il n'y a rien de mal à ce que des personnes aient des connaissances spécialisées, à condition qu'elles soient mises en relation avec l'ensemble. Par exemple lorsque je marche dans les

bois, je suis consciente de chacun des arbres que je vois. Je ne peux pas voir toute la forêt, mais je dois me souvenir qu'il y a toute une forêt et que tout ceci est en relation. Nous ne faisons que commencer à nous adapter à voir cet ensemble de relations non-évidentes.

Les années 40 expriment bien le cloisonnement. Il y avait les freudiens, les jungiens, les adlériens, clairement identifiés, et il ne fallait surtout pas se tromper en s'adressant à quelqu'un.

S.M.Q.: Et alors s'en suivaient des querelles d'école?

V.S.: Oui, alors qu'on aurait pu construire tous ensemble et échanger nos connaissances plutôt que de se battre! Nous commençons seulement à arriver à un "building concept". Plusieurs personnes ont de la difficulté à voir comment cette collaboration peut respecter l'autonomie, parce que les gens ont tendance à penser qu'autonomie implique séparation. Ce n'est pas nécessaire. Les gens commencent juste à comprendre ces concepts. Le concept de coopération implique qu'il y a plusieurs unités qui commencent à bouger ensemble, sans se perdre, sans perdre leur autonomie.

S.M.Q.: Dans votre travail vous avez connu des centres de santé mentale?

V.S.: Un grand nombre. J'ai aidé à la mise sur pied de plusieurs et j'ai travaillé dans certains d'entre eux.

S.M.Q.: Alors pourriez-vous nous parler de cette expérience des centres de santé mentale? Comment les voyez-vous maintenant?

V.S.: Le schéma initial était le suivant. Un patient se présentait au Centre; il était d'abord vu par le travailleur social, le praticien le moins payé, pour décortiquer l'histoire sociale, la sale "job" somme toute. Ensuite on le référerait au psychiatre. Souvent un autre membre de la famille était vu par une travailleuse sociale. Et alors le psychiatre et la travailleuse sociale commençaient une thérapie familiale qui se situait davantage au niveau des jugements et des accusations mutuelles. On appelait ces sessions, réunions d'équipe (staff reviews). Ces centres ont échoué car ils ont à nouveau catalogué les gens.

Une grande partie des échecs est attribuable au fait que les gens qui dirigeaient ces cliniques se situaient à un autre niveau que celui des travailleurs de première ligne. A ceci il faut ajouter que les praticiens passaient 40% de leur temps à rédiger des dossiers qu'évidemment personne ne lisait. Enfin il y avait aussi les difficultés qu'avaient les gens à travailler ensemble.

Les Centres qui ont eu le plus de succès sont ceux qui abordaient le problème de façon globale. Il n'y avait pas de différenciation entre les disciplines. Les travailleurs se partageaient le tra-

vail en fonction du type de demande, et de leur disponibilité à y répondre. Dans ce contexte il y a une philosophie sous-jacente, une emphase mise sur la croissance plutôt que sur la pathologie. Il y avait en plus la volonté d'intervenir sans les restrictions habituelles. Vous rencontrez par exemple quelqu'un qui vivait dans une maison de chambres. S'il y avait six personnes qui y vivaient, tout le monde pouvait venir, et comme résultat vous découvriez davantage les gens, et les ressources qui pouvaient les aider.

Très peu de ces centres, qui fonctionnaient de façon satisfaisante, le faisaient dans un cadre formel. J'en connais quelques uns dans le Michigan; Fort Logan et Denver en sont d'autres. Les meilleurs étaient ceux qui avaient été implantés dans des régions défavorisées, là où quelqu'un décidait que les gens pouvaient se regrouper et faire quelque chose et utiliser au maximum les ressources à leur disposition. Les gens qui y travaillaient étaient vraiment en relation avec la population et ils n'étaient pas des professionnels avec un grand "P".

Alors vous voyez que ça dépend de la nature du système, de l'attitude face aux gens. Et aussi de la conception de l'étiologie des troubles. Par exemple si les thérapeutes pensent que les troubles sont d'ordre génétique, alors qu'y a-t-il à faire? J'exagère à peine quand j'apporte cet exemple.

Ce qu'il y a de plus excitant maintenant c'est que nous avons de

plus en plus d'information sur le fonctionnement du corps, connaissances que nous n'avions jamais eues jusqu'à maintenant. Vous voyez, aller à la lune a été une aventure fantastique. Parce que, pensez-y juste une seconde, deux personnes, une sur la lune et une ici communiquent entre eux sans aucun fil... Imaginez!

Nous avons tellement de choses à portée de la main actuellement. Ainsi les gens qui demeurent orthodoxes seront dépassés. Parce que vous savez l'orthodoxie, quelle qu'elle soit, demeure toujours la même chose. Il y a une chose qui est devenue bien claire pour moi. Quand les gens vous disent "je vais me servir de ceci, quand je vais pouvoir", c'est un commentaire sur le fait qu'ils sont désireux de ne pas être orthodoxe. L'orthodoxie peut tout détruire.

S.M.Q.: En arrivant au Centre (Centre d'éducation permanente de l'université de l'état de Washington) je vous ai vue en présence de vos étudiants et je me suis posé des questions sur les mouvements actuels, les gurus, les écoles de psychothérapie; comment vous sentez-vous comme chef de file d'un mouvement?

V.S.: Je ne me considère pas comme leader d'un mouvement. Je me considère comme un professeur, en essayant d'être la plus humaine possible. Il y a un livre qui dit "if you meet a buddha on the road, kill him". Ce qui signifie pour moi que si vous avez l'impression de devoir vous déterminer dans votre agir à par-

tir de stéréotypes ou à partir des autres, rien ne peut arriver. La pire chose que quelqu'un puisse me dire est qu'il est saturé de ma personne. Car ça implique qu'il essaie de m'imiter. Par contre si les gens me disent, je me sens mieux, je me sens plus créateur, je me sens plus en accord avec moi-même, j'ai l'impression d'avoir réussi.

S.M.Q.: Parce que c'est un processus sans fin?

V.S.: Exactement. Et avec des gens qui sentent le besoin de se référer à des techniques traditionnelles, je me sens misérable. Parce que pour moi la liberté de prendre, d'essayer, de "voir", de me tromper, a été le processus par lequel j'ai beaucoup appris. Le processus va continuer c'est une chose qui n'est jamais finie. C'est pourquoi je deviens très en colère quand on parle de gurus. Le vrai guru n'est pas un guru à mon avis.

Je ne sais pas si vous étiez là ce matin quand je parlais d'un mouvement international, dont je fais partie, où les gens se rencontrent simplement pour être ensemble. Nous ne nous imposons pas de lois, nous nous structurons au fur et à mesure de nos besoins.

La façon de fonctionner pour moi, c'est comme les feux de circulation et les indications de la route plutôt que comme les lois ou les devant-être. Parce que je crois que le mouvement naturel d'un être humain est d'aller dans le sens d'une croissance et

vers la totalité de lui-même. Et si nous n'y mettons pas d'obstacles, ça va arriver.

L'autre jour j'avais une entrevue avec un petit garçon de sept ans. Il vivait avec son père; sa soeur de six ans vivait avec sa mère qui elle-même habitait avec un autre homme. C'était tellement extraordinaire de voir ce petit garçon de sept ans qui comprenait et intégrait très bien la situation tout comme une personne adulte. J'ai la conviction profonde qu'un enfant, en naissant, a toutes les capacités pour vivre pleinement et, si on le laissait simplement se développer, il évoluerait d'une façon très naturelle.

Je n'ai jamais peur de quelqu'un qui est congruent. Je veux dire par là que chacun évolue à sa façon. C'est avec les gens qui peuvent dire ce qu'ils veulent, ce qu'ils veulent faire que je m'entends bien. J'aimerais que ce genre de personnes, qui constituent peut-être 5% de la population, deviennent la majorité.

S.M.Q.: En tant que femme, avez-vous rencontré des difficultés particulières dans votre évolution thérapeutique, comme praticienne?

V.S.: S'il y en a eu, je l'ignore. Je ne les ai pas vues ou elles ne sont pas survenues. Personne ne m'a mis de bâtons dans les roues. J'ai toujours travaillé sur une base volontaire même lorsque je travaillais à la Cour, j'ai transformé la situation

de façon à ce que les gens puissent choisir. En ce qui concerne les permissions, je n'en demande jamais parce que je ne suis pas une enfant. Je demande simplement ce que je veux et je ne pense jamais que les gens refuseront ce que j'offre de bon. Ils sauront manifester leur désapprobation si ça leur semble inadéquat. Vraiment je n'ai jamais eu de difficultés.

Je me souviens d'une situation, je ne sais pas si on pourrait la qualifier de problématique. J'étais invitée au "Middle New-York Psychiatric Chapter", il y a de cela plusieurs années. On m'avait demandé de parler de la famille des schizophrènes. J'y suis allée à ma façon habituelle. J'ai commencé comme je vous parle et j'observais les expressions des gens. Après dix minutes je m'arrêtais et leur dit: "J'ai l'impression que c'est un langage nouveau pour vous. Je vais plutôt vous parler en termes psychanalytiques". Après deux paragraphes, j'ai vu tout le monde relaxer et je suis revenue à mon langage du début. J'avais besoin de leur montrer que je connaissais leur langage, que je le comprenais mais qu'il était quand même possible de se comprendre dans un autre contexte.

J'ai reçu des invitations de partout: de Formose, de la Rhodésie, d'Afrique du Sud, etc... Ca signifie pour moi qu'il y a des gens dans tous ces endroits qui désirent quelque chose et que le monde est ouvert. Quand je me rends dans des pays où habituellement les femmes ne vont pas, on me prend peut-être pour un scout. Quand je vais dans des endroits où habituellement seul des hommes

font de la thérapie familiale, ils me regardent parfois comme une mère. J'ai été la bienvenue à Yale, Harvard, j'ai des invitations de toutes sortes d'endroits, je fais partie de dix-huit écoles de médecine.

Je ne crois pas en définitive que le fait d'être une femme ou un homme ait un rôle à jouer, mais je crois que si j'y avais pensé, ça aurait pu influencer, ça aurait peut-être fait une différence. J'aime autant les hommes que les femmes. Je ne les vois ni de haut ni de bas. Et je ne me vois pas non plus de cette façon car je crois que toute cette question dépend beaucoup de la confiance qu'une personne a en elle-même.

Peut-être suis-je complètement aveugle et qu'il y a 75% des gens qui se disent "non je n'irai pas la voir c'est une femme terrible". Si c'est le cas je n'en ai pas entendu parler. En tout cas ça ne semble pas influencer les demandes de consultation et c'est d'ailleurs à cause d'une demande croissante que je sens le besoin d'entraîner une équipe de thérapeutes, d'autant plus maintenant que j'ai soixante ans. En 1978 j'espère ouvrir une université pour le développement de l'être humain, dans différentes parties du monde. Il s'agira d'une extension de l'approche pédagogique actuelle telle qu'utilisée par exemple dans une session d'un mois comme celle qui se termine aujourd'hui. Il y a quarante ans cette année que je travaille dans le domaine. J'ai commencé en 1936.